

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXIII

43^e Année — N° 3

AUTOMNE 1980

179

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret

Carcassonne

TOME XXXIII

43^e Année — N° 3

AUTOMNE 1980

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France.	25 F.
— Etranger.	35 F.
Prix au numéro	10 F.

Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1978.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXXIII - 43^{me} Année - N° 3 - Automne 1980

SOMMAIRE

U. GIBERT

Le mythe Barbès.

H. Robert CONTE

La légende de Ferrocas.

J. COURRIEU

Sacré Félicien !

(souvenir des Rogations).

Dominique BAUDREU

Le Bossu (conte populaire).

J. FOURIÉ

Bibliographie.

Le « mythe » Barbès

Parmi les souvenirs de mon jeune âge il en est un qui me vient souvent en mémoire. J'entends encore ma grand'mère évoquer la Déesse tutélaire du Sommeil en me chantant : « *Som, Som, Som, Veni, Veni, Veni !...* ». Sans le savoir elle personnifiait cette chose bienfaisante qu'est le sommeil ! Réveillé, je passais sur les genoux de mon grand-père, lequel, en me faisant sauter, personnifiait, lui aussi, cette jeune République qu'il avait appelée de tous ses vœux. Il me chantait :

« *Volem la Marianna
La volem e mai l'aurem
Gambetta, le borni,
Sara le Président... »*

La République, c'était « *la Marianna* », mais aussi Gambetta !...

A toutes les grandes périodes de notre Histoire, lorsque le bouillonnement des Idées, annonciatrices de profonds changements politiques ou sociaux, crée des remous dans le peuple, ce dernier aime bien concrétiser ses sentiments ; et, il choisit des hommes les symbolisant ; leurs adversaires les qualifient péjorativement de « meneurs », mais leurs amis les désignent très souvent, familièrement et affectueusement par un surnom (1). Leurs traits sont popularisés par la gravure, le dessin ; et, bien entendu, ils sont « *cansonats* », comme on dit en langue d'oc. Plus tard, ils auront leur statue et des rues porteront leur nom.

Dans notre Midi, nous avons : 1848 et Barbès, la 3^e République et Gambetta, le mouvement socialiste et Jaurès ; et aussi, parfois, les idées de Liberté et Garibaldi.

Dans nos « pays d'Aude », je crois que le mythe de Barbès est celui qui s'est le plus maintenu. Parlez de Barbès dans nos campagnes, votre interlocuteur, s'il est vraiment audois, vous répondra aussitôt : « *Barbès qu'a la testa solida !* », allusion à la fameuse chanson qui eut un immense succès populaire. Jourdanne (2) la reproduit en disant qu'elle se chante encore. La voici écrite dans la graphie de Jourdanne :

1

*Aro l'aben Barbès
Qua la testo soulido.
Souben abio proumès
Paris, la grandò bilo.*

*Aro poudets trembla
Toutis les royalistos.*

2

*E bous caldra dintra
Cadun dins sa guéritos.
Se boulets en sourti
Dansarets en musico,
E bous diran coussi.
Bibo la Républico !*

3

*Le rey n'abio 'l pel gris,
Farem fa de redoutos
Per coumbatre Paris
El e touto sa troupo
Se penset de mouri
Quand bejet soun armado.*

4

*Que boulio pas serbi
A ço qu'i coumandabo.
Faguet sa demissiu
E partisquet de suito.
Sanse nous dir' adiu,
Bibo la Républico !*

Nous avons là un exemple de la chanson issue vraiment du peuple : rimes, rythme, vocabulaire, enchaînement des idées, tout traduit la naïveté du « cansonier » de village qui traduit, par son chant, son enthousiasme après le départ de Louis-Philippe.

Lorsqu'en 1948, Ludovic Cassan, alors Sous-Préfet de Limoux, publia ses « Vieilles Chansons de la Terre d'Aude » (3) il décida d'y inclure la chanson de Barbès dans ses « Chansons de la Vie ». Nous avons la version de Jourdanne, nous fîmes une enquête auprès de vieux républicains et nous pûmes ainsi retrouver l'air de la chanson (qui fut harmonisée par M. Vincent Gambau) et recueillir des variantes... Il fut décidé de garder la version de Jourdanne, car elle était la plus connue. C'est grâce à ce recueil que la chanson de Barbès a connu un renouveau.



**La statue de Barbès détruite par les Allemands
en 1942.**



La nouvelle statue de Barbès inaugurée en 1952 est l'œuvre des sculpteurs Gisclard-Cau et Paul Manau.

Avant 1914, des congrès annuels de la Ligue des Droits de l'Homme étaient marqués par des manifestations symboliques en l'honneur de Barbès. Plus tard, dans les années 1930, ces manifestations symboliques furent interrompues.

Variantes recueillies en 1948 :

- Georges Castel (Brugairolles) :

*Aqui aben Barbès
A la testo soulido...*

- Jacques Bermès (Lauraguel) :

*Qu'a la testo soulido
S'es pas jamaï soumés
Deban Louis Philipo
E le roujé drapèu
Fa poou a las agasos
I aura mai d'un bourèu (?)
Armadis de pigassos...*

- Delfour Pierre (Missègre) :

*Qu'a la testo soulido
Les canous abracats
Per arasa la vilo...*

- Georges Dénarnaud (Espéraza) :

*Barbès ajès pas poou
Aben poudro e balos
Aniren a Paris
Darè las barricados
Aro poudets trembla...*

Autres variantes :

- Cassan :

*Asi aben Barbès
A la testo soulido.*

- Fagot (4) :

*En parlan de Barbès
Quino testo soulido
.....
Aro bous cas trembla
.....
Ne penset à mourir.*

- Mme Garrigues (Limoux) :

*Mès quand sa sôr i anet
Per i demandar graça
Felipe i duguèt :
« Que venga a ta plaça »
(ou) a ma faça ? »*

Ela i respondèt :

.....
*Jamai s'es pas somès
Davant aquela cliqua*

.....
*E i cridèt pus fòrt :
Viva la República (5).*

— Claude Marti :

Le chanteur occitan Cl. Marti a mis la chanson de Barbès à son répertoire

tremolar (trembla), *direm* (diran), *seguir* (serbi).

Sous la Présidence de Louis Napoléon et sous le second Empire, chanter la chanson de Barbès ou crier : Vive Barbès ! devinrent des actes séditeux.

A Lauraguel, les 25 et 26 décembre 1850, des procès-verbaux sont dressés contre les jeunes gens qui « ont parcouru les rues du village d'un air furieux en chantant la chanson de Barbès et autres... » (6).

En décembre 1856, à Limoux, des placards sont affichés sur les piliers des halles, des papiers sont jetés dans les rues portant à l'encre rouge : Mort aux riches — Vive la guillotine — République Rouge — Vive Barbès (7).

Dans les milieux républicains audois, la tradition « Barbès » s'est solidement maintenue. Si Paris a donné le nom du « Bayard de la Démocratie » à un boulevard (et à une station de métro), Carcassonne a aussi honoré le grand révolutionnaire. La rue reliant le boulevard de la Préfecture (actuellement Jean-Jaurès) à la place aux Herbes (actuellement place Carnot) prit le nom de Barbès, le 17 septembre 1870. Par arrêté du 7 juillet 1883, le boulevard St-Michel prend le nom de boulevard Barbès. Le 26 septembre 1886 fut inaugurée la statue du tribun due au ciseau du sculpteur Falguière (8). Enlevée par les Allemands le 20 mars 1942 pour être fondue. En 1946, un comité est créé pour remplacer cette statue ; 76 communes participèrent à la souscription. Madame Gisclard-Cau et M. Paul Manau furent les maîtres d'œuvre de la nouvelle statue, exécution fidèle de la maquette de Falguière « telle que l'avait prévue Falguière, sans fusil », elle fut inaugurée le 13 juillet 1952. Maître Itart-Longueville, maire de Carcassonne, retraça « la vie tourmentée de cet apôtre de la Liberté, dont l'existence se résume en ces mots « Vivre libre ou mourir » (10) (Devise qui est gravée sur le socle de la statue).

Avant 1914, des congrès, des réunions politiques, de nombreux anniversaires étaient marqués par des dépôts de gerbes à la statue de Barbès. Plus tard, dans des circonstances plus dramatiques des manifestations symboliques eurent lieu devant la statue. Nous citerons :

Le 14 juillet 1935, en réaction aux événements de février 1934, à l'appel de la C.G.T., dans tous les départements de grandes manifestations anti-fascistes eurent lieu. A Carcassonne, grand succès. René Azalbert, secrétaire de la section audoise du syndicat des instituteurs, adossé au socle de la statue, lit le fameux serment : « ... Rester unis pour défendre la Démocratie, pour désarmer et dissoudre les ligues fascistes, pour mettre nos libertés hors d'atteinte du fascisme, pour donner du pain aux travailleurs, du travail à la jeunesse et, au monde, la grande Paix Humaine... ».

Le 14 juillet 1942 (10). Grande manifestation de 2 à 3000 personnes, avec le député Henri Gout, le procureur Morelli, l'inspecteur primaire Demons, le sénateur Bruguier, Lespinasse, les professeurs Roubaud, Nelli, etc...

Le 18 septembre 1942. Nouvelle manifestation pour commémorer la bataille de Valmy (10).

Comme je le disais précédemment, la tradition républicaine audoise a vraiment fait de Barbès une figure allégorique. J'ai voulu, pour les lecteurs de « *Folklore* », retracer quelques aspects des manifestations de cette tradition ; sachant, par avance, ce que cette brève étude peut avoir d'incomplet (11).

U. Gibert.



NOTES

(1) Par ex. : Gambetta (*le borni*), Garibaldi (*la camisa roja*); lors des manifestations de 1907 : Marcellin Albert (*lo cigal*), Ferroul (*lo pelut*)...

(2) Gaston JOURDANNE : *Contribution au Folk-lore de l'Aude*. Paris, Maisonneuve. Carcassonne, Gabelle, 1900 (p. 104). — Les textes de Jourdanne avaient été déjà publiés dans les « Mémoires de la Société des Arts et des Sciences, de Carcassonne », tome IX (2e partie), 1900, Carcassonne, Gabelle, 100, sous le titre « *Littérature populaire et traditions légendaires de l'Aude* ». — La chanson de Barbès comprenait 2 couplets alors qu'elle en a 4 dans l'ouvrage qui fait suite (le texte étant le même). Je crois qu'il ne faut voir que deux couplets à cause de la finale : *Bibo la République !* — Jourdanne écrit en graphie phonétique, les variantes seront reproduites dans la même graphie.

(3) Ludovic CASSAN et Vincent GAMBAU : *Vieilles chansons de la Terre d'Aude*. Editions Septimaniennes, Narbonne, 1948.

(4) Paul FAGOT : *Folk-lore du Lauragais*. Albi, Amalric (1891-1892).

(5) Nous voici en présence d'une addition à la version originale. Cela arrive souvent dans les chansons populaires; et ces additions ne sont pas de l'auteur. Ici, il est fait allusion à la démarche de la sœur de Barbès, Mme Carles, auprès du Roi, après la condamnation à mort de Barbès, le 14 janvier 1840. Mais, où intégrer ces vers, qui bousculent la chronologie, dans la chanson ?...

(6) Archives de Lauraguel.

(7) D'après un document des Archives Nationales aimablement communiqué par M. Rémy Pech, de l'Université Toulouse-Le Mirail.

(8) Le piédestal et la grille est de l'architecte P. Pujol. La « Revue de l'Aude » (Septembre 1888, n° 9), Ribaut, 1888, publia une gravure hors-texte représentant la statue et un supplément comprenant :

a) une poésie d'Achille Rouquet, « *La nuit du 30 avril* ». Dans la nuit le socle avait été maculé et le poète proteste contre cette profanation.

b) les remerciements de A. Falguière et A. Rouquet ;

c) un « *Hymne en l'honneur de Barbès* » (d'Achille Rouquet) pour l'inauguration de la statue.

(9) Léon RIBA : « *Carcassonne, ses places, ses rues* ». Carcassonne, 1951 (p. 29-33).

(10) Lucien MAURY : « *La Résistance audoise* ». Quillan, 1980. Tome I (p. 53-54, 310).

(11) Nous accueillerions avec plaisir les précisions ou les compléments concernant :

a) la chanson de Barbès;

b) les « *délits* » (2e République et 2e Empire) concernant chants et cris séditieux ayant Barbès pour thème;

c) les manifestations à la statue de Barbès.

Notons que la tradition continue ; par ex. : 19 août 1980 : 36e anniversaire de la Libération de Carcassonne : Dépôt de gerbes à la stèle de Baudrigues, à la statue de Barbès, au monument de la Résistance et au quai Riquet.

(12) Photos :

1) La statue de Barbès d'avant 1914 (Bibliothèque Municipale de Carcassonne. Photo Malbret).

2) La statue de Barbès actuellement. Photo André Galaup, de Limoux. (La grille avec les attributs symboliques : bonnets phrygiens, n'a pas été remplacée).

Nos sincères remerciements à M. Marié, photographe rue G.-Clemenceau, successeur de MM. Malbret et Bernon, pour son aimable autorisation; et à M. André Galaup.

La Légende de FERROCAS

Le dernier Cathare

de Monségur

[Presque tous les écrivains qui ont parlé de Montségur, de Napoléon Peyrat à Werner Rihs, en passant par Raymond Escholier, ont évoqué le souvenir de ce singulier personnage qu'ils nous présentent comme le dernier représentant du Catharisme. Ferrocas aurait vécu au XIXe siècle, serait mort vers 1850-60 et, excommunié par l'Eglise aurait été enterré, non loin du village, sous une croix de fer que l'on montre aujourd'hui encore aux touristes.]

Nous avons demandé à M. Robert Conte ce qu'il fallait penser de cette légende — telle qu'elle a cours à Montségur — et de l'existence — réelle ou supposée — de ce forgeron maudit qui, de toute façon, a tenu une grande place dans le folklore de son village.]

Comme il n'existe, dans les archives municipales d'état civil de Montségur, aucune trace de l'existence de Ferrocas, on pourrait être tenté de croire qu'il s'agit d'un personnage mythique comparable à celui de Ferro-Lèbres qui a donné son nom à un quartier et à un chemin de la banlieue de Toulouse, et n'a jamais vécu.

Il semble pourtant que Ferrocas, qui a donné son nom, lui, à une croix de Montségur, et qui a légué à la postérité une légende célèbre, a réellement existé.

A Montségur, plusieurs personnes dignes de foi, ayant vécu au XIXe siècle, ont témoigné de l'existence de Ferrocas. Nous citerons notamment :

— Jean-Baptiste Authié de Bellerose (1809-1871), maire, lors de la visite que Napoléon Peyrat fit à Montségur vers 1870, révéla au pasteur, qu'avait vécu à Montségur un certain Ferrocas qu'il présenta comme un néo-cathare.

— Laurent Authié-Bellerose (1817-1907), cousin du précédent et forgeron à Montségur, affirma de son vivant à son petit-fils Conte Paul (2) avoir bien connu Ferrocas et avoir même façonné sa croix en fer forgé, après son décès (3).

— Pascale C... (1840-1938), de Montségur, affirma de son vivant à son petit-fils Antonin Puntis, qu'elle avait entendu raconter par plusieurs vieilles personnes de Montségur, la vie et la mort de Ferrocas.

Voici donc reconstituée, d'après ces témoignages locaux, la biographie possible (4) de Ferrocas :

Parvenu à l'âge où l'on cherche sa voie, Ferrocas résolut de devenir « forgeron maréchal-ferrant ».

Au cours de son tour de France, qu'il accomplit comme compagnon, il perfectionna son instruction qui était très rudimentaire; il se passionna surtout pour l'histoire de son pays natal, quand il eut pris connaissance des péripéties de la « Croisade contre les Albigeois », et de l'épisode célèbre du « bûcher de Montségur ».

De son tour de France, il avait rapporté des idées jugées « subversives » par les autorités locales de son village.

A l'auberge, il déclarait publiquement « qu'il était cathare, et qu'il n'avait pas besoin de l'entremise du curé pour communiquer avec Dieu... ». Le curé, à qui ces paroles furent rapportées, menaça Ferrocas d'excommunication, pour avoir tenu publiquement des propos hérétiques.

Le dimanche suivant, Ferrocas se rendit à la grand-messe et prit place à la tribune réservée aux hommes, sous les regards intrigués des paroissiens. Soudain, il se mit à chanter des chansons profanes et à insulter le prêtre pendant qu'il officiait.

Pour faire cesser ce scandale sans précédent, des fidèles intervinrent et expulsèrent Ferrocas hors de l'église.

L'émotion fut si grande que le maire fit dresser procès-verbal contre le délinquant (5).

Le dimanche suivant, le curé, du haut de sa chaire, confirma l'excommunication de Ferrocas et proclama que le cimetière, « terre bénite », serait interdit à la dépouille mortelle de ce mécréant.

Effectivement, lorsque Ferrocas mourut, quelques années plus tard, il fut enterré « comme un chien » au lieu-dit Las Costos (6).

Et comme, à Montségur, la sorcellerie ne perd jamais ses droits, le bruit se répandit que « toute vache, tout mulet ou cheval passant à proximité de la tombe de Ferrocas, perdait instantanément sa ferrure (5).

Les sorciers du village prétendirent que dans « l'au-delà » Ferrocas se vengeait de ses compatriotes qui l'avaient laissé condamner.

En présence de cette « situation explosive », l'Eglise, pour apaiser les esprits, décida d'exorciser la tombe de Ferrocas et d'accueillir sa dépouille « en terre bénite », c'est-à-dire à l'intérieur du cimetière paroissial. On érigea une croix en fer forgé à l'emplacement de la tombe où avait reposé quelque temps Ferrocas (8).

H. Robert Conte.

NOTES

- (1) Voir : « *L'Histoire des Albigeois* » (1880) de Napoléon PEYRAT.
 - (2) Cf. : « *Montségur renaît de ses cendres* » (1967) (page 7), de Paul CONTE.
 - (3) Cf. : « *Louise de Roquelaure, bienfaitrice de Montségur* » (1950), page 15, de Paul CONTE.
 - (4) Principales lacunes de cette biographie :
 - Ferrocas (Ferre-chiens) est un sobriquet; son nom légal est inconnu.
 - date de naissance : inconnue.
 - date de son décès : on peut la situer entre 1850 et 1870.
 - (5) Le registre des procès-verbaux de la Commune de Montségur, de 1830 à 1871, porte la mention suivante : « *Année 1850. Procès-verbal à un habitant de la commune « qui a fait du scandale à l'église pendant la messe : chansons profanes, insultes au « prêtre... »* » (l'extrait de ce document peut être trouvé dans la plaquette de H. Robert CONTE, page 32, intitulée : « *La République de Montségur* » (1975). Quoique le nom du délinquant ne soit pas précisé, il y a tout lieu de penser qu'il s'agit de Ferrocas, seul capable, à Montségur, d'avoir osé provoquer un tel scandale.
 - (6) Le lieu-dit Las Costos est situé entre le tournant de la route, dit « del Trucou » et le « chemin de l'Argentière » au bord duquel est implantée la Croix de Ferrocas.
 - (7) Ce sortilège était interprété par la rumeur publique comme une vengeance posthume de l'ex-maréchal ferrant surnommé « ferre-chiens » par dérision.
 - (8) Il y a quelques années, M. Fernand Costes fut chargé, par la municipalité de Montségur, d'édifier un nouveau socle en maçonnerie pour y fixer la Croix de Ferrocas qui était plantée tout de travers dans les restes d'un vieux mur délabré, en pierres sèches, en bordure du « chemin de l'Argentière ».
- En raison de la configuration du terrain, M. Costes construisit ce nouveau socle quelques mètres plus bas, en bordure du même chemin, et du même côté.
- Il constata qu'à l'emplacement initial de la croix, le sol était très dur et se prêtait mal au creusement d'une tombe, ce qui ne manqua pas de troubler ceux qui s'attendaient à trouver là des indices d'une exhumation...
- (Il est vrai que, de l'autre côté de la haie il y a un pré, et un camp jadis labouré, ayant une couche superficielle de terre meuble d'une certaine épaisseur, dans laquelle une tombe aurait pu être creusée...).

* * *

SAGRÉ FÉLICIEEN !

(souvenir des Rogations)

Sur le chemin des Sagnes, je rencontre Félicien appuyé sur son bâton de coudrier et têtant un vieux brûle-gueule. « Depuis longtemps, s'écrie-t-il, je voulais m'entretenir avec vous d'une question qui me chiffonne : *Pourquoi ne fait-on plus les Rogations ?* »

Plein de son sujet, il parle, parle sans arrêt ; parfois d'une manière décousue, souvent originale, mais toujours sincère. Sa faconde torrentielle émaillée d'expressions occitanes et latines construit le monologue suivant que je transmets avec fidélité :

« Aujourd'hui les hommes ne parlent plus de Rogations, mais de technique, d'irrigation, de barrages (barrage de Belflou, de la Ganguise, de l'Estrade, de Jonquières)... Tu peux construire des barrages, des retenues d'eau, des bassins ; tu peux creuser des puits, si l'eau ne tombe pas du ciel pour les remplir, mieux vaut que tu ailles dormir ! Tu te crèves en pure perte ! Et comme pour souligner cette évidence, Félicien fredonne : « Je crois en Toi, Maître de la Nature, semant partout la Vie et la Fécondité... ».

« La meilleure eau, poursuit-il, la plus riche, celle qui lave la plante comme en la caressant, et la conserve, c'est celle qui vient du ciel : « *Ut fructus terræ dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos* ». Pour que tu nous donnes, Seigneur, et que tu conserves les fruits de la terre, nous te prions, toi, le grand patron des écluses célestes.

Que los omes, bèi son caparruts ! Sembla que dins lor closc i a mai de millas que de cervèla ! (1) Bèi es tot camba-virat ! Les gens sont désaxés. Je suis d'accord pour la technique et l'irrigation, mais j'ajoute : les Rogations. Les Rogations, il les faut ! »

Tot es camba-virat, las sasons son cabordas ! (2) Pensez aux derniers mois de mai, juin, juillet, durant lesquels on a dû rallumer le chauffage. Les Rogations sont comme les régulateurs des saisons. Si l'on y va de ce train, nous vendangerons après la Toussaint.

(1) Que les hommes, aujourd'hui, sont entêtés. On dirait qu'ils ont dans le crâne plus de millas que de cervelle !

(2) Tout est sens dessus-dessous. Les saisons ne sont plus régulières.

« Je me marre quand, sur le petit écran, je vois ces interminables défilés militaires qui n'en finissent pas et qui ont une allure de robots aveugles. Ce ne sont pas ces millions d'hommes qui apporteront le soleil ou la pluie quand il faut, le vent ou la neige, quand cela est nécessaire.

Qu'ils sont piètres ces soldats, comparés aux immenses armées célestes composées de myriades et de myriades d'êtres. A la tête de cette armée-là, Dieu-Trinité, puis la Vierge, les Archanges, les anges, les patriarches, les prophètes, les Apôtres, les martyrs, les vierges, les saints de tous les temps et de tous les lieux, les saints « diplômés » et les saints anonymes.

Infiniment riches, nombreuses et puissantes, ces légions ! Les Rogations ! C'est formidable ! car elles mettent en mouvement ce capital de puissance incalculable.

* * *

Les Rogations se faisaient avant le souper, durant les trois jours précédant l'Ascension.

A l'Eglise où la cloche l'a appelée, la communauté se rassemble. Simplement et avec un grand esprit de foi, célébrant, acolytes, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants, se rendent sous une croix champêtre par un sentier bordé de lavande, de thym, de fenouil, de menthe, ombragé de pruneliers, d'amandiers et tout frémissant du chant de mille oiseaux : rossignols, merles, grives, geais, coucous, tourterelles... On se sentait, à ce moment-là, en communion avec toute la nature et aussi, comme accompagné, soutenu, dirigé et absorbé par les innombrables et invisibles cohortes célestes qu'évoquaient les litanies égrenées tout au long du parcours.

Les abords de la Croix ressemblaient à un petit jardin plein de fleurs. Là : arrêt, méditation, prières, chants. L'eau bénite est largement répandue comme une douce rosée sur tout ce qui a vie dans les champs, les bois, les prairies, les vignes, les jardins...

Il arrivait à certains fidèles, alors que le célébrant, à cause de la nuit tombante, cherchait l'oraison avec quelque difficulté, d'improviser des invocations de ce genre : *Per nostras pradas e nostras civadas (3), te rogamus, audi nos*. Du groupe des jeunes gens fusaient alors des répons un peu espiègles ou malicieuses : *Te rozegaras un os ! (4)*. Mais ces descendants des vieux Gaulois à l'esprit futé retrouvaient tout leur sérieux lorsque le prêtre projetait l'eau bénite vers les quatre points de l'horizon en disant : *A fulgore et tempestate, libera nos, Domine !* (De la foudre et de la tempête, délivre-nous, Seigneur !) Nombreux encore ceux qui, comme nos ancêtres, ont aujourd'hui une peur panique de la foudre, du tonnerre et de l'orage !

(3) Pour nos prairies et pour l'avoine !

(4) Toi, tu n'auras qu'un os à ronger !

A Raissac-sur-Lampy, continue Félicien, à la croix des Gaillats, la procession arrive au moment précis où est proclamé le nom d'un saint : Fabiane (saint Fabien). Aussitôt, les jeunes gens et les hommes se pressent près du Calvaire et, dans un mouvement d'ensemble, déposent leur couvre-chef sur le sol, à la manière d'un récipient. Dans leur esprit, sans doute à cause de la ressemblance du mot Fabiane avec *faba* (fève) ou *fabol* (haricot), saint Fabien était-il devenu le patron des horticulteurs, et, par cette étrange manœuvre symbolique, ils demandaient au Seigneur, par l'intercession de Fabiane, que chaque branche de fève ou de haricot remplisse au moins le contenu de leur casquette.

Dans la localité de Saint-Gaudéric (Aude), en souvenir de leur compatriote le saint thaumaturge du Xe siècle, les paysans introduisaient dans la longue litanie, cette savoureuse formule : *Sant Gauderic, balhatz-nos d'aiga barrejada ambe de vin !* (Saint Gaudéric, donnez-nous de l'eau mélangée avec du vin !) Ils voulaient dire par là : Accordez-nous l'eau nécessaire pour que lève le blé sur *notre terrador granu* (qui convient au blé), mais n'oubliez pas pour autant nos vignettes dont le vin stimulant est, avec le blé, le symbole de l'Eucharistie.

* * *

Revenant à la question qui l'obsède, Félicien répète alors : Mais pourquoi ne fait-on plus les Rogations ? Parce que l'on manque de prêtres ? Parce qu'ils sont surchargés de travail ? Peut-être parce que les fidèles croient davantage au pouvoir des hormones, des désherbants, des insecticides qu'en l'efficacité des prières ? Peut-être parce que certains curés manqueraient eux-mêmes d'une certaine « flamme » ?

Quoi qu'il en soit, répond-il avec grande vivacité, au-dessus des prêtres, il y a toujours un évêque. Alors que l'Évêque prenne lui-même en mains le problème des Rogations. Pourquoi n'emploierait-il pas pour le résoudre les moyens modernes, rapides, qui sont à la disposition de tous ? « Je vois très bien le Chef du diocèse, flanqué de ses vicaires généraux et du Doyen du vénérable Chapitre Cathédral, se rendre — après s'être sérieusement préparés par la prière et par le jeûne — à l'aérodrome de Salvaza et survoler tout le terrain sur lequel il exerce sa juridiction spirituelle ? De là-haut, cette délégation chanterait les litanies majeures en répandant de l'eau bénite sur tout le monde végétal et en demandant au Seigneur de ligoter la foudre et les tempêtes. Et avant de rejoindre son aîre, l'avion aurait tracé un immense signe de croix de Naurouze à la Méditerranée et du pays de Sault à la Montagne Noire.

Au préalable, une lettre épiscopale courte, musclée et bien enlevée, aurait déjà associé le troupeau diocésain aux prières et aux sacrifices du Pontife en faveur des fruits de la terre ! »

Irrigation : oui. Rogations : oui et surtout !

Après cette double affirmation, Félicien, sans même prendre congé de moi ni sans m'avoir permis de prononcer une seule parole, fait un demi-tour en règle et regagne son domaine en fredonnant une fois encore :

« Je crois en Toi, Maître de la Nature, semant partout la Vie et la Fécondité ! »

Abbé Jean Courrier

Saint-Martin-le-Vieil.



Le Boçut

(Conte populaire)

(Recueilli par Baudreu Dominique auprès d'Elise Baudreu (73 ans) à Pauligne (Aude). Elle tient ce conte de Joseph Plantié, d'Ajac (Aude), décédé en 1933 à l'âge de 65 ans.)

Un còp, i avià un monsur que demorava a un castèl, un pauc pus lènc, dins una dependencia era una familha d'ovrièrs ont i avià un boçut. Un jorn, le patron s'en va en cò d'aquelis bordassiers, dintra dins la cosina e i trapa le boçut afaïrat al canton del fòc :

« Que fas boçut aquí, ès tot sol ?

— E òc patron, som tot sol !

— E qui te fa la cosina ?

— Ieu !

— E que metes de bon per manjar ?

— Ieu, fau queïre d' « anans e venens ».

— A, vietase ! E qu'es aquò d' « anans e venens » ?

— De peses ! N'i a que pujan dins l'ola e n'i a d'autres que devalan, venètz ba veser, veirètz !

— A òc, es vertat !... E ta sòr ont es ?

— Es denaut.

— Et que fa denaut ?

— Plora les plasers de l'an passat !

— Vietase ! E consi fa per plorar les plasers de l'an passat ?

— E òc, l'an passat i avià un gojat que la volià per se maridar, e ela, le volguèc pas ! E ongan que le voldrià, le gojat la vòl pas ! Fa que que plora les plasers de l'an passat.

— E ton païre, ont es ?

— Mon païre es al camp de la terra que fa de mal e de ben !

— Vietase, consi me parlas, boçut ! Me sembla que fas le piòt uèi !

— E non, fau pas le piòt per cò que mon païre fa tort al vesin e fa de ben al vòstre camp.

— E perque ?

— E òc, i fasètz arrancar la barralha del camp tel vesin per la faire metre al vòstre, donc, fa de mal al vesin e vos fa de ben a vos.

— Que vòs que te digue, as totjorn ta replica bona. Deman que fau una festa al castèl, te caldrà venir per servir a taula.

— A, e ben, tan plan deman i anirei ! »

Le lendeman matin, le boçut prepara una museta amb un brave trôs de pan dedins e s'en va cap al castèl. Tot d'un còp, ausis de gosses jaupar que corrisson cap a n'el. Se pensèc : « Que faire ? Si reculas, te traparàn. As de pan, ensajas d'i jetar aquèl pan ! » Escampa un bocin de pan a cadun e aquelis gosses i diguèron pas res pus ! Le monsur al castèl que gaïtava tot aquel ramalh, se disià : « Mès enfin qu'es aquò ? Aquelis gosses se l' manjan pas ! » El, cresià de l' faire chapar pels gosses ! Totis arrivèron al castèl, les gosses coma le boçut.

« E que i as balhat als gosses ? demandèc le patron.

— De pan ! N'avià près per dejunar e m'an pas donat le temps, les ei vistis venir cap a ieu e ei preferat i ba balhar per que s'arres-tèsson de jaupar. »

Le monsur se pensèc : « Aqueste còp, raï ! Mès acabaràs ben per l'agantar ! » Puèi, diguèc al boçut : « Ei decidat que serviràs a taula, per començar, te cal anar querre de vin amb le domestica ». Mès avià preparat la trapa de la cava per faire fotre le boçut capval quand i passarià dessus.

« Ieu, i passi pas aqui !... cridèc le boçut al domestica... per çò que jamaï a l'ostal n'i a pas agut d'aquò, passas-i, tu que sabès ! »

L'autre pausa un pè sus la trapa, se traba, trabuca e s'amorra al fons de la cava. Era mal ficut, calguèc que le portèsson al lèit. Sul còp, le monsur que ba fintava tot, arriba e s'escria :

« E qu'as fait malurôs, al miu domestica ?

— Ço que me volià faire ?

— E que te volià faire ?

— Çò que ieu i ei fait ! »

« Consi tu faràs per te debarassar d'aquèl boçut ? » se tornèc pensar le patron.

« Enfins, ara vas servir a taula ! »

Le boçut aportava les plats sens daïssar le monde pòlsar.

« Mon Diu Senhur, m'apòrtas trôp prôche aquò, te cal demorar que le monde aja acabat e portaràs les plats de lènc en lènc ! » diguèc le patron. Le boçut te trapa una pala del forn — que pastavan — i pausa les plats dessus e te les escampa al mièg de la taula : talhons, salsa, tot s'en suls convivas. Atal, fasquèc fer cinc a seis plats, coma' quò les portava de lènc en lènc. Mès al cas d'un moment, le monde acabèc de n'aver un afart de tot aquèl çaganh, fosquèron talament rebutats que totis se levèron e s'enanèron.

« E ben, ara som frèsc, t'a fait un polit travailh aquel boçut ! diguèc le patron... Te l' cal fotre capval dins la mar, as pas poscut l'agantar aïssi, ba faràs a la mar ».

Alavètz, diguèc al boçut : « Te cal anar selar (1) las cavalas, nos anirèm passejar cap a la mar ». Le boçut destrempèc un ferrat de merda, mb un pincèl aqui, e pintrèc las cavalas, las selhèc !

« Es prêt ?... ça dits le monsur.

Quand arriva per montar sus la cavala, las vejèc plenas de... de cò que l'autre i avià mès pardi !

« De que, aquò ?... T'avià pas dit de las selhar, t'avià dit de las selar ! Paure boçut, pensi que me faras venir innocent ! Te cal prener un ferrat d'aïga cauda, las lavar, las fretar et nos anirèm.

— E ben, ôc, monsur, ba vau faire. Avià ausit que las calià selhar, las ei selhadas ! »

Quand ajèc acabat de lavar las cavalas, totis dos partisquèron. Pel camin, le patron diguèt : « Veses, si de qunis còps m'arrivava quicòm a ieu, òm ba sap pas, tot t'apartendrà, aqui as le testament, te fau le miu aïretièr.

— Vietase, et que vos eï fait per me balhar tot aquò ?

— Ei de parents un pauc lènc, vòli que siàsque tu l'aïretièr. Bon, ara te cal passar davant !

— O non monsur, jamaï i som pas estat pr'aquí, vos i cal passar vos, e ieu vos vau sièguer. »

Marchan, marchan...

« Vietase, anatz plan lènc, monsur !

— O, nos cal anar cap amont, avèm temps, anam marchar cap a n'aquelis ròcs.

— Que volètz anar faire amont ?

— Una idèia, i vòli anar ! »

Lèu, arrivèron a costat d'un grand rèc. Le boçut que s'era emportat un bròc long amb una punta al cap, quand vejèc le moment propici, te piquèt le chaval de monsur : tres a quatre còps dins las pernas, aquèl chaval se levada dreït, sautava de tot costat !

« Que fas, que fas maluròs ? »

E tot anèc capval, la cavala e le monsur. Quand le boçut vejèc que l'autre era plan mòrt dins la rocada, se revirèt e s'entornèt ja ont demorava.

« Vietase, ès tardièr aqueste sèr ! i dits son païre.

— O, veni de me passejar amb monsur e l'eï fotut dins aquelis ròcs a costat de la mar, s'i es còlcrebat...

— De que, que i as fait al castelhaïre ?

— Çò que me voilà faire !

— E que te volià faire ?

— Ço que ieu i eï fait ! Ara le castèl nos apartèn, aquesta dependencia nos apartèn, sèm riches ara coma l'avèm pas jamaï estat, eï le testament dins la pòcha !

— E ben, paure pichon, ta bòssa era faite per nos portar la fortuna, ara sèm riches per ço que ès estat boçut ! »

Le Bossu

TRADUCTION

Il était une fois un monsieur qui habitait dans un château ; un peu plus loin, dans une dépendance résidait une famille d'ouvriers dans laquelle se trouvait un bossu. Un jour, le patron s'en va chez ses fermiers, il rentre dans la cuisine et il y trouve le bossu occupé au coin du feu :

« Que fais-tu, bossu, tu es tout seul ? »

— Et oui, patron, je suis tout seul !

— Et qui te fait la cuisine ?

— C'est moi ?

— Et que mets-tu de bon pour manger ?

— Je fais cuire des « allants et venants ».

— Tiens, et qu'est-ce que c'est ?

— Des pois ! Il y en a qui montent dans le pot et d'autres qui descendent, venez le voir, vous verrez !

— Effectivement, c'est vrai ! Et ta sœur, où est-elle ?

— Elle est en haut.

— Et que fait-elle en haut ?

— Elle pleure les plaisirs de l'an passé !

— Tiens, et comment fait-elle pour pleurer les plaisirs de l'an passé ?

— Et oui, l'an passé il y avait un jeune homme qui la voulait pour se marier, mais elle ne le voulut pas ! Et cette année elle le voudrait bien mais le jeune homme ne la veut pas ! Donc, elle pleure les plaisirs de l'an passé.

— Et ton père, où est-il ?

— Mon père est au « champ de la terre » où il fait du mal et du bien !

— Tu tiens d'étranges propos, bossu ! Il me semble que tu fais l'imbécile aujourd'hui.

— Et non, je ne fais pas l'imbécile, car mon père porte préjudice au voisin et fait du bien à votre champ.

— Et pourquoi ?

— Vous lui faites arracher la barrière du champ du voisin pour la faire placer au vôtre, donc, il fait du mal au voisin et du bien à vous.

— Que veux-tu que je te dise, tu as réponse à tout. Demain, je fais une fête au château, il faudra que tu viennes pour servir à table.

— Bon, tout compte fait, demain, j'irai ! »

Le lendemain matin, le bossu prépare une musette avec un gros morceau de pain et se met en marche vers le château. Tout d'un coup, il entend des chiens aboyer qui courent vers lui. Il pensa : « Que faire ? Si tu recules, ils te rejoindront. Tu as du pain, essaies de leur jeter ce pain ! » Il donne un morceau de pain à chacun de ces chiens qui ne lui firent plus rien. Le monsieur, au château, qui observait tout ce remue-ménage se disait : « Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? Ces chiens ne le mangent pas ! » Lui, comptait sur les chiens pour le faire dévorer ! Tous arrivèrent au château, les chiens et le bossu.

« Et que leur as-tu donné aux chiens ? demanda le patron.

— Du pain ! J'en avais pris pour déjeuner et ils ne m'en ont pas donné le temps, je les ai vu venir vers moi et j'ai préféré le leur donner pour qu'ils s'arrêtent d'aboyer. »

Le monsieur pensa : « Cette fois-ci, passe ! Mais tu finiras bien par le posséder ! ». Ensuite, il dit au bossu : « J'ai décidé que tu serviras à table, pour commencer il te faut aller chercher du vin avec le domestique. »

Mais il avait préparé la trappe de la cave de telle façon que le bossu y tomberait quand il y passerait dessus.

« Moi, je n'y passe pas, là... cria le bossu au domestique... parce que chez moi il n'y a jamais eu de choses semblables, passes-y, toi qui connais l'endroit ! » Le domestique pose un pied sur la trappe, trébuche et tombe au fond de la cave. Il était mal en point, il fallut le porter au lit. Tout de suite, le monsieur qui observait la scène arrive en s'écriant :

« Et qu'as-tu fait, malheureux, à mon domestique ?

— Ce qu'il voulait me faire !

— Et que voulait-il te faire ?

— Ce que je lui ai fait ! »

« Comment feras-tu pour te débarrasser de ce bossu ?, pensa à nouveau le patron... enfin, maintenant, tu vas servir à table ! »

Le bossu apportait les plats sans laisser les invités respirer.

« Mon Dieu, Seigneur, tu les apportes trop rapprochés, il te faut attendre que chacun ait terminé, alors tu pourras porter les plats de loin en loin ! » dit le patron. Le bossu prend une pelle du four... car on était en train de pétrir... il y pose les plats et les lance au milieu de la table : morceaux, sauce, tout rejaillissait sur les invités. Il fit de même avec cinq ou six autres plats, ainsi il les portait de loin en loin. Mais au bout d'un moment, les convives finirent par en avoir assez de cette méthode, ils furent tellement rebutés que tous se levèrent et s'en allèrent.

« Et bien maintenant, je suis dans de beaux draps ; il a fait du joli travail ce bossu !... dit le patron... Il te faut le faire tomber dans la mer ; tu n'as pas pu le tuer ici, tu le feras à la mer. »

Alors, il dit au bossu : « Il te faut aller seller les juments, nous irons nous promener vers la mer ».

Le bossu prépara un seau de merde et avec un pinceau peignit les juments, il les souilla !

« Est-ce prêt ? dit le monsieur.

— Oui, oui, tout est prêt, nous pouvons partir. »

Au moment de monter sur la jument, il les vit pleines de... de ce que l'autre y avait mis, bien sûr !

« De quoi, c'est ça ? Je ne t'avais pas dit de les salir, je t'avais dit de les seller. Pauvre bossu, je crois que tu me feras devenir idiot ! Il te faut prendre un seau d'eau chaude, les laver, les frotter et nous partirons.

— Oui, monsieur, je vais le faire. J'avais entendu qu'il fallait les salir, je les ai salies ! »

Lorsqu'il eut fini de laver les juments, ils partirent tous les deux. Sur le chemin, le patron dit : « Tu vois, si par hasard il m'arrivait quelque chose, on ne peut pas prévoir..., tout t'appartiendra, tu as là le testament, tu es mon héritier.

— Et que vous ai-je fait pour me donner tout ceci ?

— J'ai des parents un peu éloignés, je veux que tu sois mon héritier. Bon, maintenant, il te faut passer devant.

— Oh, non, monsieur ; je ne suis jamais passé par là, c'est à vous de passer devant et moi, je vais vous suivre. »

Ils avancent, ils avancent...

« Mais vous allez bien loin, monsieur !

— Il nous faut aller vers là-bas, nous avons tout notre temps, nous allons marcher vers ces rochers.

— Que voulez-vous aller faire si loin ?

— Une idée, je veux y aller ! »

Bientôt, ils arrivèrent à côté d'un grand fossé. Le bossu, qui avait pris une longue perche avec un pointe au bout, lorsqu'il vit le moment propice, il piqua le cheval du monsieur : trois ou quatre coups aux fesses, ce cheval se levait, sautait de tous côtés !

« Que fais-tu, que fais-tu, malheureux ? » Et tout roula en contre-bas, la jument et le monsieur. Quand le bossu vit que l'autre était bien mort parmi les rochers, il se retourna et revint là où il habitait.

« Tiens, tu es en retard, ce soir ! lui dit son père.

— Je viens de me promener avec monsieur et je l'ai précipité dans ces rochers à côté de la mer, il en est mort...

— Comment, qu'as-tu fait au châtelain ?

— Ce qu'il voulait me faire !

— Et que voulait-il te faire ?

— Ce que moi, je lui ai fait ! A présent, le château nous appartient, cette dépendance nous appartient, nous sommes riches comme nous ne l'avons jamais été, j'ai le testament dans la poche !

— Pauvre petit, ta bosse était faite pour nous porter la fortune, maintenant nous sommes riches, car tu as été bossu !

Dominique Baudreu.

(1) Ici, le bossu joue sur une équivoque, en langue d'oc : selar = seller, et selhar = salir ; équivoque qui, évidemment ne peut se retrouver dans la traduction française.

BIBLIOGRAPHIE

GESTE D'AMONT

Depuis plus de dix années, des scientifiques de toutes formations et de tous horizons, allant de Jacques Lacroix au professeur Ruffié en passant par Daniel Fabre, Joseph Courtejaire, Jean Guilaine, Dominique Sacchi et plusieurs autres, on érigé le Pays de Sault en une sorte de vivier, de laboratoire expérimental et de terrain de recherches privilégié. Ainsi, cette région oubliée des hauts cantons de notre département, s'est trouvée muée en véritable témoin d'un passé, d'un art et d'un mode de vie, d'une spécificité originale englobant les domaines les plus variés.

Aux nombreux travaux déjà publiés sur cette pittoresque et attachante contrée, vient de s'ajouter un petit ouvrage, apparemment sans prétention, mais d'une extraordinaire richesse sur le plan ethnographique. Il nous a paru indispensable de la présenter sommairement aux lecteurs de *Folklore*.

Il s'agit de « Gestes d'amont », passionnante enquête sur le travail et la condition des femmes en Pays de Sault menée par Giordana Charuty, Claudine Fabre-Vassas et Agnès Fine. C'est le sympathique Atelier du Gué, à Villelongue d'Aude, qui a eu l'heureuse idée d'éditer, dans la collection Terre d'Aude, ce précieux livre de quelque 127 pages.

On ne saurait souligner avec assez de force tout l'intérêt d'une telle réalisation au point de vue des traditions, des us et des coutumes, ainsi que sur le plan économique. En recueillant patiemment, au fil des ans, une foule de témoignages oraux, les auteurs ont réussi à pénétrer dans l'intimité même des villages et des familles, nous rapportant tels quels des faits, des gestes, des habitudes, des moyens dont beaucoup sont, hélas, perdus ou en voie de disparition.

Sont tour à tour abordés des chapitres consacrés à la nourriture des hommes et des bêtes, aux maladies, à la naissance, aux travaux champêtres et potagers, à l'élevage, à l'école et à l'artisanat au village. Chaque thème est cerné au plus près dans un foisonnement familier d'anecdotes et d'expression dialectales qui contribuent à conférer au livre une surprenante réalité d'où la saveur du terroir n'est jamais absente.

A travers les existences rudes et laborieuses des femmes qui l'ont habité et l'habitent toujours, le Pays de Sault nous livre une partie de son âme profonde. « Gestes d'amont » est un livre dense, riche et agréable à lire, duquel se dégage une sorte de philosophie séculaire, ou plutôt un humanisme venu tout droit des tréfonds de la race occitane et à la source duquel on ne se lasse pas de s'abreuver.

Jean Fourié.



